

I. Diversité et désordre

1. Un roman éclaté

Résumé

La composition de *Jacques le fataliste* semble défier toute tentative d'en donner un résumé clair, tant y sont mêlés les récits, les anecdotes, les digressions, les dialogues, et les réflexions qu'ils suscitent. « Ce désordre génial, comment le simplifier pour qu'il en reste quelque chose ? Et que doit-il en rester », s'interroge ainsi le romancier Milan Kundera. Il est sans doute préférable de substituer à cet ensemble enchevêtré une analyse qui en dissocie les éléments, afin de mieux faire ressortir la cohérence de chacun d'eux, à commencer par les deux plus importants, ceux qui structurent l'œuvre, dans son ensemble : le voyage de Jacques et de son maître et les amours de Jacques.

a. Les éléments structurant l'ensemble de l'œuvre

Le voyage de Jacques et de son maître¹

Ce voyage commence dans un lieu indéterminé, par une après-midi orageuse. Les deux voyageurs se trouvent au milieu des champs et, surpris par la nuit, ils doivent dormir à la belle étoile, ce qui provoque la colère du maître (p. 42).

Le lendemain, ils croisent un couple qui intervient dans la discussion que le maître avait avec Jacques au sujet de sa blessure (épisode de la femme « tombée ou ramassée », p. 44). Ils traversent alors une contrée peu sûre et, la nuit approchant, ils font

1. Les paragraphes du résumé correspondent aux étapes du voyage.

halte dans une mauvaise auberge où une douzaine de brigands ont élu domicile. C'est l'occasion pour Jacques de forcer l'admiration de son maître en allant, seul, leur faire entendre raison (p. 47).

Le jour suivant, ils partent de bon matin, et se croient à tort poursuivis par les voleurs. Reparant de la blessure de Jacques, ils réfléchissent sur l'origine de la douleur. Surpris par l'orage, ils cherchent refuge dans un lieu que l'auteur n'indique pas précisément ; on apprendra, par la suite, qu'il s'agit de la ville de Conches¹ où ils passent la nuit, chez le lieutenant général, ami du maître (p. 62).

En quittant Conches, Jacques et son maître s'aperçoivent qu'ils ont, tous deux, oublié quelque chose : le premier une bourse, le second sa montre. Jacques retourne alors sur ses pas, retrouve par hasard la montre et obtient, grâce à l'intervention du lieutenant général, la restitution de la bourse qu'une belle fille, Javotte, s'était « appropriée ». Pendant l'absence de son valet, le maître s'est endormi, et on lui a dérobé son cheval. Par bonheur, peu après, ils rencontrent un voyageur qui consent à leur vendre un cheval qu'il mène par la bride. Le maître le donne à Jacques et ils poursuivent leur chemin. Mais le cheval de Jacques se met soudain à galoper et s'arrête net entre des fourches patibulaires*. Les deux voyageurs croisent ensuite un convoi funéraire et Jacques reconnaît sur le char les armes de son capitaine. Le maître cherche à le consoler mais le cheval de Jacques s'emballe à nouveau et le conduit, une fois encore, entre des fourches patibulaires*, puis dans une ville où Jacques heurte de la tête le linteau d'une porte basse. Grièvement blessé il est soigné d'abord, dans le logement d'un homme, devant lequel le cheval s'est arrêté, puis dans une auberge où son maître, qui l'a retrouvé, va le veiller toute la nuit (p. 104).

Le lendemain, après avoir acheté un nouveau cheval, tous deux reprennent la route et rencontrent l'homme qui a porté secours à

1. Cette précision de lieu est toute relative puisqu'on connaît, à l'époque, deux villages de ce nom : l'un à l'est de Paris et l'autre en Normandie.

Jacques et qui n'est autre que le bourreau. Jacques continue l'histoire de ses amours et tout en devisant, ils arrivent, à la nuit tombante, dans l'auberge du Grand-Cerf. Il s'y fait un grand tapage : l'hôtesse du lieu, en effet, se plaint des mauvais traitements subis par sa chienne. Le repas qu'on leur sert est, néanmoins, excellent (p. 127).

Le matin du jour suivant, le temps, détestable, interdit aux deux voyageurs de continuer leur chemin. L'hôtesse en profite pour commencer le récit de l'amour de Madame de la Pommeraye avec l'un des hôtes actuels de l'auberge, le marquis des Arcis. Son histoire est fréquemment interrompue par les clients, par le personnel de l'auberge, par l'arrivée aussi d'un pauvre paysan venu demander de l'aide. Le soir, l'hôtesse, enfin libre et, munie de deux bouteilles de champagne, entreprend d'achever son récit. Les trois personnages boivent beaucoup, surtout Jacques qui s'enivre tant qu'il ne retrouve plus son lit au moment de se coucher (p. 187).

Le lendemain, après une grasse matinée, Jacques se plaint de la gorge. Le maître lui ordonne de descendre ce qu'il refuse. Il s'ensuit une querelle bruyante que l'hôtesse va apaiser. L'après-midi, le temps finit par s'éclaircir et les deux hommes reprennent la route en compagnie de des Arcis et de son secrétaire Richard, qui ont le même chemin à faire. Ils devisent ensemble le reste de la journée. Le soir, ils font même chambre commune dans le château où ils se sont arrêtés, et le marquis en profite pour relater l'histoire d'Hudson et de Richard, son secrétaire (p. 218).

Le matin suivant, les deux groupes se séparent et Jacques, après avoir consenti à raconter son dépuçelage, se met à tousser et, prétextant qu'il n'a plus rien dans sa gourde, il décide de ne plus parler. Son maître commence alors le récit (sans cesse interrompu par la toux de Jacques) de sa propre histoire, avec le chevalier de Saint-Ouin et Agathe. Incidemment, il raconte aussi une anecdote, à propos de son ami Desglands, dans le château duquel Jacques dit avoir connu celle qu'il aime : Denise. On apprend ainsi que le

maître se rend dans un village où a été mis en nourrice, à ses frais, l'enfant de Saint-Ouin et d'Agathe, dix ans auparavant. Ce même jour, le maître retrouve, par hasard, son cheval, et les deux hommes couchent en route, non loin du terme de leur voyage (p. 291).

Le lendemain, ou un autre jour, ils arrivent enfin au village où est gardé l'enfant. Après avoir joué un bon tour à son maître en défaisant les courroies de ses étriers, Jacques interrompt définitivement le récit de ses amours, au moment où s'ouvre la porte de la maison des nourriciers. Le maître, en effet, ayant reconnu Saint-Ouin, venu rendre visite avec Agathe à son enfant, le provoque en duel et le tue. Puis il s'enfuit, laissant Jacques aux mains de la justice.

Les amours de Jacques

La principale histoire que Jacques raconte à son maître, celle de son amour pour Denise, commence avec sa blessure au genou, au cours de la bataille de Fontenoy (11 mai 1745). Jacques est alors recueilli par un couple de pauvres paysans (p. 45). Le mari reproche ouvertement à sa femme la pitié dont elle a fait preuve, mais il envoie un enfant chercher un chirurgien. Il en arrive trois qui se mettent à discuter, en buvant beaucoup, de la blessure de Jacques. Les avis sont partagés. La nuit qui suit, la femme cède aux demandes pressantes de son mari, tout en exprimant la crainte d'être à nouveau enceinte et d'être entendue de Jacques.

Le lendemain (p. 70), un des chirurgiens décide d'opérer Jacques ; il promet à son patient la guérison mais lui signifie qu'il boitera toujours et que sa convalescence durera quatre mois. Jacques lui demande alors s'il peut se faire soigner chez lui et ce qu'il lui en coûtera (p. 86). Après une longue discussion, les deux hommes se mettent d'accord sur le prix et Jacques s'installe chez le chirurgien (p. 109-116). Bien qu'intéressés, celui-ci et sa femme prennent grand soin du blessé. Un jour d'automne, au cours d'une promenade, Jacques vient en aide à une pauvre femme qui a cassé sa cruche remplie d'huile et qui se dit ruinée. Des voleurs,

ayant vu la scène et croyant avoir affaire à un homme riche, attaquent Jacques et lui volent le peu d'argent qui lui restait pour payer ses soins (p. 115).

Par chance, son geste a ému un châtelain voisin, qui l'envoie chercher pour le faire venir dans son château et le soigner. (p. 128). Le bienfaiteur de Jacques n'est autre que l'ami de son maître, Desglands, seigneur de Miremont. Jacques retrouve au château la femme (Suzanne) qu'il a secourue, et qui lui exprime sa reconnaissance en demandant à sa fille, Denise, de prendre grand soin de lui (p. 190-192).

Desglands a un fils naturel, fort capricieux. Une nuit ce méchant garnement exige que le personnel du château vienne danser devant lui (p. 276-277). Jacques doit lui aussi s'exécuter. Il est vrai que sa blessure est presque guérie ; pas tout à fait cependant. Il reste en effet, de la première opération, une pièce de drap, que le chirurgien du château retire sous les yeux de Denise qui défaille. La guérison dès lors s'accélère. Jacques et Denise sont de plus en plus intimes et le jeune homme finit même par lui offrir un cadeau symbolique : des jarretières de soie (p. 293-297).

Ainsi se termine, en même temps que le voyage qui permet à Jacques de retrouver sa belle, le récit de ses amours. C'est un éditeur qui en fournit un dénouement, très hypothétique : on a le choix, en effet, entre une dispute (passagère) entre les deux amants à nouveau réunis ; une scène où les deux amants, bien que tendrement épris l'un de l'autre, hésitent encore à se marier et un épilogue qui nous montre Jacques, ancien compagnon de Mandrin, devenu concierge de Desglands et époux de Denise, une Denise courtisée, peut-être, par le maître et par le seigneur du lieu.

Les interventions de l'auteur-narrateur

Il faut ajouter un troisième élément, qui lui aussi structure l'œuvre, ou plutôt la déstructure : les interventions répétées de l'auteur/narrateur. Elles sont en effet très nombreuses (une cinquantaine au total) et remplissent diverses fonctions. Tantôt elles

présentent sous la forme d'hypothèses (d'où l'emploi récurrent du conditionnel) des virtualités romanesques que l'auteur récuse aussitôt, au nom de la vérité ; tantôt, elles servent de cadre à des réflexions philosophiques ou morales (sur l'esprit de chevalerie, p. 101-102, sur les exécutions, p. 202-203, par exemple) ou à des commentaires qui prolongent ceux des personnages (comme à la fin de l'histoire de Mme de la Pommeraye, p. 186-187). Elles peuvent aussi se substituer à la parole des personnages quand ils se taisent ou qu'ils dorment (p. 124, par exemple) ; elles prétendent alors prévenir l'ennui du narrataire*. De façon générale, elles ont pour fonction (paradoxe*) de maintenir la vigilance du lecteur et d'entretenir son esprit critique, tout en le distrayant.

b. Les digressions

Elles sont très variées mais on peut assez facilement les regrouper et parler même de véritables cycles.

Le cycle de Jacques

Les différentes histoires que Jacques raconte constituent une sorte d'autobiographie du personnage, même si elles ne correspondent pas à l'ordre chronologique.

Le grand-père Jason (p. 145-146)

On sait ainsi qu'il a passé les douze premières années de sa vie chez son grand-père Jason, le brocanteur. On ne parle guère dans la famille où l'on ne fait que vaquer à ses occupations. De son grand-père, Jacques n'a pas hérité la taciturnité, mais il a gardé le mépris des redites, du genre de celles que l'on trouve dans la *Bible*.

L'histoire de frère Jean (p. 76-82)

C'est au moment où il se souvient avec émotion de son départ de la maison familiale que Jacques évoque les cinq louis que lui a donnés son frère.

Son frère, entré chez les Carmes, un peu par hasard, s'y fait remarquer par son intelligence : ce qui lui vaut d'être nommé au poste de banquier de la communauté. Il en profite pour trafiquer les comptes et se montre, à l'occasion, très serviable, notamment avec les filles du village qu'il « marie ». Les autres pères, apprenant ses malversations, le mettent au pain et à l'eau et le font porteur de charbon. Arrive alors dans la communauté le père Ange, un bel homme, admiré des dames. Les vieux pères, jaloux, l'accusent d'avoir séduit une dévote et le font passer pour fou. Frère Jean le prend en pitié, et tous deux décident de quitter, déguisés, la communauté. En passant par la maison paternelle, Frère Jean, faute d'avoir pu aider Jacques, comme il l'a fait pour ses sœurs, lui donne cinq louis ; il donne la même somme à une fille du village qu'il a mariée et qui a un enfant qui lui ressemble étrangement. Les deux moines se réfugient à Lisbonne où ils périront lors du fameux tremblement de terre (1755).

L'épisode du dépucelage (p. 223-231)

Jacques a comme ami le fils d'un charron, maître Bigre, lui-même ami de son père et parrain de Jacques. Le fils Bigre a une maîtresse Justine, avec laquelle il partage ses nuits, dans une soupenne qui donne sur la boutique du charron. D'habitude, la jeune fille part avant le réveil du charron, mais un jour, les deux amants oublient de se réveiller. Le père Bigre, en colère, appelle son fils et lui ordonne d'aller livrer un essieu. Justine se retrouve seule dans la soupenne, terrorisée à l'idée d'être découverte. Jacques, informé par son ami de la situation et sensible au charme de Justine, propose son aide, non sans arrière-pensée. Il se rend chez le charron et prétend qu'il n'ose rentrer chez son père, parce qu'il a découché et qu'il craint sa colère. Son parrain, qui l'aime bien, lui conseille alors, pour servir d'alibi, d'aller se coucher dans le lit de son fils. Jacques profite de la situation pour abuser de Justine. De retour, le jeune Bigre apprend que son ami a dormi dans son lit et le soupçonne de trahison ; mais habilement Jacques dissipe ses soupçons. Quant aux deux pères, ils se réjouissent ensemble des

aventures amoureuses de leurs fils, tout en se souvenant de leurs fautes de jeunesse.

Les bonnes fortunes de Jacques (p. 233-241)

Lors d'un mariage, où il passe pour un nigaud, deux jeunes femmes mariées, Suzanne et Marguerite, remarquent Jacques et supportent mal de voir sa naïveté brocardée. Le lendemain, Suzanne l'envoie chercher des fagots, pour le retrouver et, croit-elle, le déniaiser. Quelque temps après, dame Marguerite lui demande, à son tour, d'aller au moulin pour donner du grain à moudre. Elle aussi profite de l'occasion pour faire son apprentissage. Elle comprendra, assez vite cependant, qu'il n'est pas aussi naïf qu'il en avait l'air. Un troisième épisode nous montre Jacques, dans une grange, en compagnie de Suzon, surpris par le vicaire du village qui profère des injures. Pour le punir, Jacques se saisit d'une fourche et l'immobilise sur le fenil, haut de dix pieds. Le vicaire assiste alors aux ébats amoureux des deux amants et provoque l'hilarité du mari, revenu sur ces entrefaites, à qui il veut expliquer, en bégayant de colère, ce qu'il fait là. Peu de temps après, Jacques s'engage dans l'armée : il a vingt-deux ans.

L'histoire du capitaine de Jacques (p. 89-96)

Cette histoire commence par une vive altercation entre M. Le Pelletier, homme bon et charitable, et le sieur Aubertot, commerçant égoïste et cupide qui refuse de lui donner quoi que ce soit pour aider ses pauvres. Le capitaine, entendant cette histoire, qualifie Le Pelletier de lâche pour n'avoir pas répondu comme il se devait, selon lui, à l'agression d'Aubertot. Il faut dire que le capitaine, bien que généreux, lui aussi, est violent, de nature. Il est d'ailleurs devenu l'ami d'un officier de son régiment aussi vindicatif que lui. C'est pourquoi les deux hommes ne cessent de se provoquer en duel, quand ils ne se témoignent pas des marques profondes d'amitié. Pour mettre fin à cette situation grotesque, le ministre décide de les séparer. Mais le capitaine, déguisé en paysan, revient secrètement voir son ami ; c'est pour mieux le